

**D'où parler ? Où parler ?  
Vers du « comme un »<sup>1</sup>**

Je voudrais parler de deux questions qui insistent à partir de ce que j'ai essayé d'entendre dans les divers lieux où s'élabore ce qui est advenu, et où nous allons, en prenant le risque — ou non — de nous laisser surprendre. La surprise pourrait venir si, en acceptant de ne pas savoir où nous allons, quelque chose pourrait s'écrire — et donc s'inventer — qui fasse suite à la redistribution de lettres que Lacan a inventée avec son école. Ceci est une allusion à la séance du 9 avril 1974 du séminaire *Les non-dupes errent*<sup>2</sup>. Lacan y tricote, non sans tâtonnement, les questions qui nous occupent. Il a peu avant adressé à trois psychanalystes italiens une proposition « invraisemblable » dans sa portée institutionnelle. À la fin de la séance du 9 avril il fait part d'un vœu, peut-être d'un fantasme : « je voudrais voir se reproduire, sous la forme des psychanalystes [...] cette espèce de République [...] » où il y avait « des gens qui désiraient plus un savoir à propos de ces choses invraisemblables [...] ». Il fait référence aux mathématiciens qui s'écrivaient à propos de la cycloïde. « Sans savoir où ils allaient ils sont passés par la structure, par la structure que je vous ai dite, à savoir ce bord du Réel. »

Il n'est pas nécessaire que nous soyons des Fermat ou Carcavi. Peut-être un désir permettrait que quelque chose s'invente depuis cette rupture du semblant qu'est sans doute la décision du moratoire. Cette rupture du semblant nous frappe tous, à des places différentes, dans des lieux différents, même si nous parvenons à soutenir l'expérience du dispositif commun et le lieu du Collège. Nous le pouvons parce que les membres désignés au Collège par les AE-Analystes de l'École sont membres de deux associations mais n'y sont pas au compte de ces associations ni ne les y représentent.

Les deux questions qui insistent sont aussi un effet de cette rupture du semblant. La première question ne m'est pas nouvelle, elle revient à partir de ce qu'a dit Frédérique Ghozlan sur le moratoire comme parole mortifiante portant un « taisez-vous<sup>3</sup> ». La question est celle-ci : d'où parler est-il possible ? Elle renvoie au commencement de la parole, du sujet, chez Un dans sa disjonction d'avec l'Autre. Ce commencement n'a pas eu lieu une fois pour toutes. Il peut

---

<sup>1</sup> Intervention, non modifiée, faite le 7 mai 2011, à la réunion de « la Troisième », à Paris.

<sup>2</sup> J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit.

<sup>3</sup> F. Ghozlan, « Taisez-vous », *Carnets de l'EPSF* n°80, 2011, p. 15.

avoir à advenir encore. D'où parler est-il possible ? n'est pas la même question que : où parler est-il possible ? Mais elles ne sont pas étrangères l'une à l'autre. Où parler ? pose la question du lieu où il est possible d'énoncer quelque chose. Ça peut être une question institutionnelle, politique, sociale ; c'est la question du lieu du symbolique reprise par Lacan en termes de discours, de lien social. Elle pose la question de la place, du point, du bord d'où le parlêtre peut parler. Lacan en a tenu compte dans la distribution de lettres que constitue l'écriture des discours en situant ces lettres à des places. D'où parler ? porte sans doute la question de l'énonciation. Y a-t-il, à chaque place où le sujet peut se loger selon les discours, un point d'où il peut parler ? Il n'y a à cela aucune évidence, pas même dans le lien social d'une analyse ; ça ne saurait être l'objet de l'injonction inverse du « taisez-vous », du type « parlez ! ».

Un propos de Lacan en témoigne à la première séance du séminaire où il parle à nouveau, le 15 janvier 1964, après l'interdiction d'enseigner comme didacticien. D'abord il lui a fallu un lieu qui abrite sa parole. Mais la question *d'où* il s'autorise à parler est autre chose dans ce temps de suspens entre la SFP et l'école à venir, une école dont il n'a peut-être pas l'idée ; peut-être ne sait-il pas où il va. Il se déplace par rapport à la formule qu'il affectionne : « Et voilà pourquoi votre fille est muette. » Il avance : « L'analyse n'est pas de retrouver dans un cas le trait différentiel de la théorie, et de croire expliquer avec pourquoi votre fille est muette — car ce dont il s'agit, c'est de *la faire parler*, et cet effet procède d'un type d'intervention qui n'a rien à faire avec la référence au trait différentiel. » Il poursuit : on pourrait dire que l'analyse « se résume, au dernier terme, dans la levée du mutisme ». « Le symptôme est d'abord le mutisme dans le sujet supposé parlant<sup>4</sup>. »

Ainsi, le sujet supposé parlant peut être mutique dans sa parole et cela, même dans le dispositif de l'analyse, ce lieu où il est supposé pouvoir parler. L'intervention requise de l'analyste met en jeu le désir et pas seulement le savoir. Un désir *de* savoir ?

Le dispositif de passe est le lieu d'une expérience de parole où le passant, les passeurs, ceux du cartel désirent plus en savoir sur le truc aussi invraisemblable que la cycloïde qu'est le désir de l'analyste, et sur le truc peut-être encore plus invraisemblable qu'est le désir d'école qui peut en advenir et qui vient à se mettre à l'épreuve dans le dispositif. Ce lieu permet que de l'énonciation dans la parole passe à l'écrit dans la nomination. C'est contingent que l'énonciation passe à l'écrit. Sur le bord du réel, jusqu'à la réponse, passant, passeurs et cartel ne savent pas où ça va. Le mot « invraisemblable » insiste dans mon propos. Je m'en suis saisie à partir de la cycloïde et je l'ai, non sans surprise, retrouvé dans l'introduction à l'édition anglaise du Séminaire XI. À propos du réel comme bouchon que supporte le terme d'impossible, Lacan

---

<sup>4</sup> J. Lacan, Le séminaire, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 20 pour l'éd. Points.

souligne que le peu qu'on en sait en « montre l'antinomie à toute vraisemblance<sup>5</sup> ». Le Collège est un lieu nécessaire de travail qui a un fondement dans l'enjeu de savoir et d'écriture que Lacan a précisé dans la lettre aux psychanalystes italiens. Les AE-Analystes de l'École sont un autre lieu pour cette élaboration. L'expérience n'est pas ce dont il s'agirait de parler, mais le point d'où il est possible de parler, interroger, élaborer.

Par rapport aux questions qui nous réveillent, la même double question se pose : où parler ? D'où parler ? Plusieurs lieux sont possibles : le Collège, ce lieu initié par un appel de neuf donnant suite à l'initiative de Jean Fortunato, les réunions internes de l'EPSF, les cartels ou groupes qui se mettent à ce travail. Sans doute y a-t-il nécessité d'envisager comment et où se parler à partir de ces lieux. Dans ces lieux se pose aussi la question d'où parler ? Ce soir, je parle dans ce lieu que je dis provisoirement « de l'appel ». Je parle sans doute depuis une expérience d'il y a vingt ans. Je parle aussi depuis une place à l'EPSF et parce que cette école n'est pas, heureusement, inoxydable et insubmersible. La structure de son montage a été élaborée de façon assez serrée pour supporter les effets de passe sans rejeter ce truc invraisemblable que Lacan a inventé avec la nomination. Ici je devrais prendre en compte ce que Gilbert Hubé a interprété comme des irrptions de « la troisième » qui n'ont pas été entendues au cours des années passées. Je ne le fais pas maintenant.

La surprise pour l'EPSF c'est qu'elle est frappée à l'endroit peut-être prévisible mais, heureusement, non prévu. Elle est frappée à l'endroit du désir qui a été le sien du « commun » dispositif de passe. Elle est frappée par l'injonction d'un « à son propre compte ». Peut-on y entendre une formulation de la solitude de l'analyste ? Quelque chose résiste en moi à cette lecture ; sans doute parce que, d'emblée, j'y ai entendu une formulation de l'activité libérale dans le langage de l'entreprise ou du commerce. Je ne sais pas si le Grand Larousse de 1900 est un bon témoin de l'usage de la langue, mais la locution n'y est pas ; elle est bien sûr dans le Petit Robert d'il y a trente ans.

Je voudrais aborder plus rapidement ma deuxième question : comment faire du commun ? À la suite de l'intervention de Jean Fortunato, une réunion interne de l'EPSF avait avancé la perspective d'un « nouveau commun ». Nous touchons ici à un paradoxe qui se dégage de l'introduction à l'édition anglaise du Séminaire XI. Lacan rappelle que la passe, il s'est bien gardé de l'imposer à tous « parce qu'il n'y a pas de tous en l'occasion, mais des épars désassortis<sup>6</sup> ». Comment faire du commun avec des épars désassortis ?

---

<sup>5</sup> J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *séminaire XI* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 573.

<sup>6</sup> *Ibidem*.

Je voulais ici, en contrepoint, revenir au commencement, pas celui de la parole mais celui de l'organisation de la psychanalyse, de la première tentative, dont le ratage dure encore, de faire du commun avec des « analystes sauvages et inorganisés » mais déjà constitués en petits groupes autour de leaders. J'avais l'idée de vous parler de l'intervention de Ferenczi essayant de les convaincre de faire du commun pour la « cause » de la psychanalyse. Leur tentative de faire du commun avec de l'individuel a produit une organisation qui relève de la psychologie des groupes. D'emblée elle a été soumise à des « forces de dissociation » mais elle a fait preuve d'une « remarquable persistance ». Lacan, en 1956<sup>7</sup>, en trouve la raison dans l'usage qui y est fait des concepts freudiens comme signifiants purs. Mais la « cohérence maintenue de ce grand corps » lui fait penser à Monsieur Valdemar : ce grand groupe se soutient de la voix d'un mort. Lacan se voue à une opération de réveil, à un retour à la vie de la parole de Freud, entre autres en redonnant aux concepts leur « ordonnancement flexible », enfin à un devoir de sépulture.

Comment faire autrement du commun avec de l'individuel ? Il faudrait reprendre, encore, la formule de 1966 : « Le collectif n'est rien, que le sujet de l'individuel<sup>8</sup> » : pour la sortir de la rengaine où la condamne son opacité, pour la réveiller. Mais c'est une autre formulation qui m'est venue un matin de cette semaine, au moment exact du réveil : « comme un ». Je vous donne la phrase d'où elle m'est venue sans que j'y pense. Toujours dans cette séance du 9 avril 1974, Lacan vient de parler du déchet comme une forme de l'objet petit a, de la civilisation comme égout, et il enchaîne : « oui... c'est une affaire ça ! C'est toute l'affaire de l'organisation, n'est-ce pas. De l'organisation imaginaire, si on peut dire [...]. Simuler avec la foule — et on a toujours affaire à ça pour y recueillir un groupe — simuler avec la foule quelque chose qui fonctionne comme un corps ». Comme un.

Je ne sais pas où ça peut mener de « simuler avec la foule quelque chose qui fonctionne comme un corps ». Mais ça vaut peut-être la peine d'y aller.

---

<sup>7</sup> J. Lacan, « Situation de la psychanalyse en 1956 », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 459.

<sup>8</sup> J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme », *op. cit.* p. 213, note 2.